

INSERTIONS

S'adresser au bureau du journal de 10 heures du matin à 10 heures du soir.

Toute la correspondance devra être dirigée au Directeur.

Les manuscrits ne sont pas rendus.

UNION FRANÇAISE

JOURNAL DU MATIN

ABONNEMENTS

| | Montevideo | Campa |
|--|------------|-------|
| Un mois..... | 1.00 | 0.50 |
| Trois..... | 3.00 | 1.50 |
| Six..... | 5.50 | 2.50 |
| Un an..... | 10.00 | 5.00 |
| Numéro du jour..... | 0.05 | |
| Les abonnements partent du 1er, et de 15 de chaque mois. | | |

DIRECTEUR: J. G. BORON DUBARD

RÉDACTION ET ADMINISTRATION: ANDES, 210

ADMINISTRATEUR GÉRANT: A. D'ARNAUD

A MADAGASCAR

JUSTICE MILITAIRE

De notre correspondant

Suberbieville, le 29 juillet 1895.
Le 23 juillet dernier, à Marololo, cinq tirailleurs du bataillon sakalave, les nommés Totou, Laimanga, Botou, Levao et Zikini, partaient en bombe, pour employer l'expression consacrée en langage de caserne; quittant le campement du bataillon, ils gagnèrent un village sakalave situé non loin de là. Ils y achetèrent du rhum, s'enivrèrent et le peu de discipline française qu'on avait pu leur inculquer depuis leur arrivée sous nos drapeaux fut vite remplacé, grâce à l'alcool, par leurs instincts premiers de brutes.
Ils traitèrent le village sakalave en pays conquis, et conquis par des vainqueurs sauvages: une femme fut assassinée par eux, après avoir été outragée, et l'incendie des cases, qu'ils allumèrent, vint couronner dignement leur ouvrage de bandits. Puis, ivres-morts, ils s'endormirent, tous les cinq auprès des ruines fumantes; ils avaient encore leur ivresse le lendemain, lorsqu'un détachement du bataillon, envoyé de Marololo, où les habitants du village étaient allés porter plainte, les y arrêta au petit jour.
Viol, assassinat, pillage et incendie leur affaire était claire; si claire même que l'un d'entre eux, Levao, bien fixé sur les sort qui lui était réservé, profita du premier défaut de surveillance qu'il put remarquer durant leur transport de Marololo à Suberbieville, et parvint à gagner la brousse où il court encore.
Désireux de frapper d'un exemple terrible les imaginations des indigènes divers qui font partie du corps expéditionnaire le commandant en chef n'hésita pas à livrer à toute la rigueur de notre loi militaire les auteurs de ce premier acte de pillage qui, s'il était demeuré insuffisant puni, n'aurait pas manqué d'être suivi d'autres analogues.
Car pour la grande majorité de ces noirs, que la civilisation n'a guère touchés encore, la guerre est ce qu'il était pour nos aïeux: le droit absolu du vainqueur à piller le vaincu. On sait que la civilisation nous a donné une conception plus haute de la guerre; on ne pille plus le vaincu — ou si peu — pendant la période des hostilités, quitta à les dépouiller complètement à la conclusion de la paix; même but atteint avec des moyens différents.
Totou, Laimanga, Botou et Zikini furent donc traduits, avant-hier 27, devant le conseil de guerre de Suberbieville. Certes les mœurs contemporaines sont peu faites pour inciter la jeune génération, dont je suis, au respect de la justice; mais je dois avouer que, si la justice civile souvent m'a fait sourire et m'a laissé indifférent, la justice militaire, avec sa raideur inflexible de glaive, constitue la plus parfaite représentation extérieure qu'on puisse donner des idées d'équité impersonnelle et impartiale qui sont en chacun de nous.
Dans une pièce d'une des maisons de Suberbieville, le conseil de guerre fut réuni: un président, M. le lieutenant-colonel Andry, quatre juges, un commandant, un capitaine, un lieutenant et un adjudant; un commissaire du gouvernement; un greffier qui était justement M. Vergne, l'ex-greffier du conseil de guerre du XV^e corps d'armée qui n'a laissé à Marseille que des

sympathies méritées; enfin deux avocats, l'un lieutenant désigné d'office, l'autre avocat de profession, inscrit au barreau de Paris et l'un des trois uniques confrères que j'ai trouvés ici, M. Fernand Pagès, qui s'était offert avec bonne grâce pour défendre trois des prévenus.
Dans le fond une table grossière, derrière laquelle siégeait le tribunal; à gauche et à droite deux petites tables; la première pour le commissaire du gouvernement et le greffier, la seconde pour les défenseurs. Sur chacune des tables, un méchant couvre-pieds de troupier et c'est tout. Dans un décor aussi banal, je ne sais trop ce que serait devenue la majesté toute d'emprunt de nos juges civils; mais je sais bien que nous fûmes tous vivement impressionnés lorsque retentirent les commandements du sergent chef de la garde d'honneur:
«Portez armes! Présentez!» et que lentement, un à un, les membres du conseil, président en tête, entrèrent dans la salle, en simple tenue de campagne, sabre au côté, revolver à la ceinture, jugulaire au menton et qu'ils se furent assis au milieu d'un silence plus solennel et surtout plus absolu que celui qu'est obligé de réclamer l'huissier dans les audiences civiles. C'était vraiment la loi, et une loi peu bavarde, qui venait d'entrer là.

Les accusés furent interrogés séparément; je vous ferai grâce des mille détails de l'audience, qui fut pourtant fort dramatique, au moment surtout où, appelé inopinément devant Botou qui nait avec une énergie entêtée, le mari de la femme assassinée surgit à ses yeux effarés et le désigna formellement comme ayant accompli le meurtre en sa présence; ce fut un vrai coup de théâtre.
Mais ce qui fut étrange par-dessus tout ce fut le contraste entre l'attitude des accusés pendant qu'ils se défendaient pied à pied contre l'accusation et celle qu'ils observèrent lorsque, devant la garde assemblée, on leur donna lecture du jugement terrible qui les condamnait tous les quatre à la peine de mort.
Autant ils avaient mis de passion, d'énergie et de fougue à s'innocenter, accompagnant leurs paroles de gestes si expressifs que nous les comprenions presque avant que l'interprète juré ne les eût traduits, autant ils avaient vibré contre l'accusation, autant ils restèrent impassibles devant la condamnation sans appel.
Je les observais attentivement à cet instant critique et je fus stupéfait, les ayant vu se défendre avec tant d'acharnement contre la mort probable, de les voir accepter avec un pareil flegme la certitude de la mort: pas un mot, pas un geste, pas même un tressaillement sur leur physionomie tout à l'heure si mobile et l'on peut avancer à coup sûr que chacun des assistants était plus ému que les quatre condamnés ensemble.
Cette impassibilité extraordinaire devient plus extraordinaire encore si l'on songe que cette condamnation leur parut hors de toutes proportions avec le crime commis. En effet, le respectable Père Bardon, qui passa en leur compagnie plusieurs des heures qui s'écoulaient entre la condamnation et le jugement — car Laimanga était catholique et demanda à mourir dans sa foi — le Père Bardon me raconta, très ému, que Zikini lui avait dit: «Nous avons nié à l'audience, mais en sommes nous vraiment rélolement fait ce que l'on nous reproche: c'est Totou qui a tué la femme et c'est nous qui avons allumé l'incendie, comme l'ont dit les témoins. Nous savions bien à

quelle peine la loi française condamne les assassins et nous avons été les premiers à reprocher à Totou son crime. Quant à l'incendie des cases, nous ne pensions pas encourir la peine de mort en l'allumant: les habitants du village refusaient de nous vendre du rhum et des bananes et nous avons mis le feu à leurs paillasses pour leur prouver que nous étions les plus forts; n'élions-nous pas les vainqueurs? Le conseil de guerre nous a condamnés à être fusillés: tant pis pour nous, mais nous ne nous y attendions pas.»
Ainsi ces hommes qui reçurent de la façon que je vous ai dit la nouvelle de leur condamnation à mort s'attendaient à une peine légère. Décidément les Malgaches de la côte Est et Nord de l'île, d'où furent tirés les tirailleurs sakalaves, n'ont rien de commun avec les sakalaves du Houen, paresseux, voleurs et lâches par surcroît.
Et ne croyez pas qu'ils se soient départis une seule minute de leur calme: hier soir à la veille d'être exécutés, ils ont demandé l'autorisation de voir «la lune et les étoiles» une dernière fois.

On les a laissés près d'un quart d'heure hors de leur tente, sur cette prière, et ce quart d'heure, ils l'ont passé à regarder le ciel, étonnés nonchalamment sur le dos; de temps en temps ils répétaient: «Dernière nuit! Dernière nuit! Mangé dernier riz ce soir!» Toutes phrases qu'ils prononçaient sur un ton simple de mélancolie très douce, sans qu'on y pût relever une nuance d'amertume ou même de vif regret.
Mais c'est ce matin surtout qu'ils étonnèrent tout le monde par leur attitude et leur sang-froid magnifique, au cours de la terrible parade où ils avaient le rôle tragique que vous savez.
Vous connaissez le cérémonial de ces parades que l'armée organise lorsqu'elle a à rejeter solennellement de son sein, soit par la dégradation, soit par la mise à mort, ceux que sa loi a déclarés indignes de servir son drapeau. Le châtiment infligé aux coupables s'accompagne d'un exemple donné en public et c'est devant toutes les troupes de la garnison, rangées en carré, que s'exécutent les jugements des conseils de guerre: et pas de bourreau officiel: aux anciens camarades ou des condamnés, aux anciens compagnons d'armes et de tente est imposé le pénible devoir de donner sa sanction à la sentence, quelle qu'elle soit.
Ce matin donc, à 6 heures 1/2, je gagnai le ravin dans lequel devait avoir lieu l'exécution et qui était à peu de distance de Suberbieville. Quatre poteaux, branches d'arbre non dégrossies, avaient été alignés là, distants de douze mètres l'un de l'autre et devant chaque poteau, à six mètres, un peloton de douze hommes, commandés par un sergent, était placé sur deux rangs, l'arme au pied. Au milieu de l'intervalle qui séparait les deux pelotons du centre se tenait l'adjudant qui, tout à l'heure, allait donner aux quatre pelotons l'ordre de faire feu.
A droite, à gauche, en arrière brillait, double enceinte d'acier, les baïonnettes des troupes massées là, comme le veut le règlement.
Là-bas, à environ cent mètres, un groupe de soldats paraît, et s'avance, baïonnette au canon: ce sont les condamnés et leur escorte. «Portez, armes! Présentez, armes!» Les deux mouvements s'exécutent avec un bruit mat de métal que l'on frappe: un silence; puis, subitement, couant étrangement l'angoisse qui, déjà, nous op-

presse, voici que retentissent, pimpants, alertes, gais même, les accents des clairons qui, massés au centre du carré, sonnent aux champs à toute volée, comme pour saluer la venue d'un général en chef... Et dans ce bruit de fanfare triomphale, parmi ce déploiement d'honneurs suprêmes rendus à la justice qui passe, les quatre condamnés pénètrent dans le carré.
Ils le traversent: Zikini, au premier rang, relève la tête fièrement, sans forfanterie, et marche au pas, regardant le poteau vers lequel on le conduit, son poteau; les trois autres, non moins intrépides et les nerfs moins tendus, vont aux leurs sans se presser, d'un pas qui ne faiblirait ni ne s'accélère, d'un pas naturel, dirai-je, et leurs regards se posent, indifférents, sur les pelotons d'exécution.
Ils arrivent, s'agenouillent le dos au poteau, la tête toujours droite et, tandis que dans le silence rétabli s'élève la voix du greffier donnant lecture du jugement qui les condamne, ils se laissent tranquillement lier par le milieu du corps et bander les yeux. Seul, Zikini, à cette formalité dernière, relève vivement la main droite, d'un coup sec ramène le bandeau jusque sur le front, et les yeux grands ouverts, remet lentement sa main derrière son dos; le malheureux a entendu dire, sans doute, à Nossi-Bé, colonie française qui est sa patrie, que les soldats courageux que l'on fusille meurent ainsi, le regard droit à la mort qui vient, et il veut mourir en soldat courageux. Cette satisfaction lui fut donnée.

Cependant les condamnés sont seuls auprès de leurs poteaux et l'adjudant a levé son sabre; à ce commandement muet les pelotons mettent en joue, visent et au commandement: *Fait!* à peine entendu si rapide est la salve, une longue détonation retentit: pas un cri sur la ligne des poteaux, seule une courte vibration de chacun d'eux, plutôt entrevue que vue, et, sans un geste de douleur, sans une crispation d'agonie, les quatre cadavres s'affaissent, l'un sur le dos, étendu dans toute sa longueur, les deux autres sur le côté, les jambes repliées, et le quatrième, le quatrième enfin, dont la corde qui lie sa ceinture au poteau n'a pas été brisée, demeure accroupi, les genoux, dans la posture d'un suppliant qui demanderait humblement pardon.
Ils sont bien morts; toutefois les quatre sergents placés à la tête des quatre pelotons se détachent vivement, et, par mesure de précaution, donnent aux quatre exécutés le coup de grâce; cela, c'est aussi horrible à voir que ce doit être horrible à faire.
De nouveau les clairons jettent leurs sonneries alertes dans le silence respectueux et contemplatif qui a succédé aux quatre coups de feu derniers.
C'est le défilé: section par section, les troupes passent devant les cadavres et comme celui des quatre qui est accroupi en posture de suppliant se trouve par hasard au poteau du milieu, l'endroit où se fixe le regard et s'abaisse le sabre des capitaines pour le salut réglementaire, il semble que le fusillé s'incline une suprême fois devant cette loi militaire qu'il a transgressée, dont il a subi l'extrême rigueur et dont les justiciars saluent la sanction en son cadavre.
Justice est faite et l'exemple est donné que l'on devait donner. Je puis même ajouter que l'exemple a porté et que les tirailleurs sakalaves qui ont assisté à l'exécution en sont revenus vivement impressionnés.
«Fatal Fatal!» disaient-ils en par-

lant de la loi française, ce qui signifie: «Dure! Dure!»

Il est donc permis de supposer que de pareils faits ne se renouveleront plus jusqu'à la fin de la campagne.
Et si vous voulez mon opinion tout entière je souhaite que nos tirailleurs malgaches se gardent du pillage, autant pour la bonne renommée de notre discipline dans le pays que pour éviter de voir soutenir cette renommée au prix de la vie de braves — le mot n'est pas trop fort — tels que ceux que l'on a fusillés ce matin.
Ces nègres ont agi en brutes, mais ont su mourir en soldats; et pas un Français ne me contredira lorsque j'ajouterai que ceci rachète bien cela.
Léon Boudouresque.

Chronique Parisienne

Paris, 30 août 1895.

L'attentat lâche et odieux, auquel a fort heureusement échappé le baron Alphonse de Rothschild mais qui a failli tuer son secrétaire, a soulevé dans le monde entier une indignation bien naturelle; sans distinction de castes ou de cultes, les honnêtes gens des cinq parties du monde maudissent le misérable qui, pour atteindre sa victime, a eu recours à l'envoi perfide d'une lettre explosive.
Ce nouveau procédé de mettre la mort sous enveloppe, devait à mon humble avis, demeurer aussi secret que possible — je me trompais sans doute, — puisque le *Figaro*, grand journal conservateur, a donné dans ses moindres détails la meilleure recette pour fabriquer ces *boulets* meurtriers; rien n'est plus simple, rien n'est moins coûteux que cette recette qui, grâce à l'excellent Chincholle, est mise, aujourd'hui, à la portée de toutes les bourses et de toutes les intelligences.
Il est juste d'ajouter qu'après avoir indiqué comment on fait une lettre détonnante, Chincholle nous dit comment on peut s'en garder. La chose est facile, on n'ouvre pas la lettre suspecte et, sans perte de temps on l'expédie à M. Girard, chef du Laboratoire municipal, qui, sans souci du fulminate de mercure et du picrate de potasse, fait collection de bombes, de marmites et de lettres explosives.
Il n'importe, je connais des gens qui pensent que le *Figaro* aurait mieux fait de donner à ses lecteurs une recette autre que celle de fabriquer des épîtres au fulminate de mercure.
La province a été plus que Paris encore, émue des révélations de Chincholle; de Châteauroux, d'où j'arrive, on discutait passionnément sur le *turf* ce que les gens de l'endroit appellent la coupable indiscretion du *Figaro*. Si je dis: *sur le turf*, c'est que Châteauroux aussi bien que Deauville a son hippodrome et ses courses de chevaux.
Je ne prétends pas que les courses de province améliorent les chevaux; mais ce qui est infiniment plus important, elles améliorent les toilettes. On ne signalait pas sur le *turf* de Châteauroux aucune de ces femmes qu'on peut réclamer pour 50 francs à la sortie, mais quelques Parisiennes de Paris, ayant apporté dans l'enceinte du pesage ces chapeaux immenses dont elles se coiffent; les dames de Châteauroux ont constaté avec une sorte de confusion qu'elles retardaient de deux ans sur les modistes de la moderne Babylone.
J'avais déjà dit à plusieurs d'entre elles qu'à Paris on portait la taille sous

Lycée Franco-Uruguayo

GRAND COLLÈGE DE DEMOISELLES

127 — RUE DAYMAN — 127

Classes de français et d'espagnol, préparations spéciales pour le baccalauréat; leçons de piano, chant, violon, mandoline, broderie, couture, coupe, dessin, etc., etc.
On reçoit des pensionnaires, demi-pensionnaires et externes.
Prix modérés.

Maria Irigaray de Areosa,
Directrice.

les bras, des manches à gigot d'écléphant et qu'on se coiffait en broussailles; mais le Berry qui en est encore aux tailles longues, aux manches à gigot d'agneau, aux coiffures relevées, m'a considéré comme un imposteur. Aujourd'hui que l'événement et les courses m'ont donné raison, je suis un oracle. Toujours la théorie du fait accompli.

Au moment où la course de haies s'organisait, il s'est fait tout à coup un grand remue-ménage parmi les groupes féminins. Une femme à la mode, avec du noir scintillant aux sourcils, du charbon de Paris au cils et du rouge sur les pommettes, venait d'entrer dans une tribune. Jamais on n'en avait tant vu dans le pays, où le mot maquillage n'a pas cours légal. Les chuchotements faillirent prendre le caractère d'une émeute.

Les invités des tribunes avaient fini par enjamber les banquettes pour aller analyser à la loupe le visage de l'étrangère. Tantôt les curieuses de Châteauroux levaient les bras au ciel tantôt elles se contentaient d'ouvrir démesurément les yeux où la stupeur se disputait à l'incrédulité.
Je risais énormément en assistant à cette inauguration. Il m'eût été facile d'expliquer que ce qui révolutionnait ainsi le Derby de Châteauroux était à Paris d'un usage usuel, et que, quand une femme se fait remarquer aux courses, c'est moins parce qu'elle a du rouge que parce qu'elle n'en a pas. Mais on m'eût probablement fait condamner pour dénonciation calomnieuse, tant l'opinion publique est ici inaccessible à ces subtilités. J'aurais eu beau répéter comme Galliéa:

«Et pourtant elles se maquillent... on m'aurait traité de mauvais plaisant. — Mon Dieu, toi qui vois tout, tu sais pourtant bien que j'aurais dit vrai, et que, le jour où la vertu triomphera, tous les parfumeurs de Paris feront faillite. — Ce qui rassurait mon patriotisme, c'est que les courses aidant, je ne donne pas deux ans aux jolies indigènes des départements du Cher et de l'Indre pour laisser monter le rouge jusqu'à... leurs cheveux.

G. G.

Le Jambon

AU POINT DE VUE COMMERCIAL

Déjà, du temps des Gaulois, l'élevage du porc était très considérable dans nos pays où on utilisait pour les nourrir le gland des chênes qui couvraient de vastes espaces. Il n'est pas douteux qu'un commerce important de jambons n'ait eu lieu dès ce moment, soit sous forme d'échange, soit comme trafic.

Ce qui est sûr, c'est que les jambons du Béarn improprement appelés de Bayonne, leur principal port d'expédition, sont depuis longtemps en renom. Henri IV s'en faisait envoyer à Paris, en même temps que les caisses

mes en pleine chimère... Cette affreuse canaille est donc un honnête homme?

Et Louis Dublé éclata d'un rire nerveux.

«C'est un débiteur qui paie ses dettes voilà tout, monsieur, dit alors l'abbé d'un ton presque sévère.

Car il l'agacait, à la fin, ce jeune homme tiré à quatre épingles comme un surmunière diplomatique des bureaux du quai d'Orsay. Et puis le vicar avait eu une trop grosse démission. Comment? Pas de man-sarde? Pas de cruche égrenée? Pas de lit de sang? Pas de chien léchant la main pendante du poêle mourant? Et la tradition? Qu'est-ce qu'elle devenait, la addition?

Cependant Louis Dublé avait mis la main sous le revers de son gilet, et l'avait appuyée contre sa poitrine.

Alors, avec un sourire orgueilleux: «Le cœur ne bat pas trop fort?» dit-il. «Je suis content de moi».

Et, s'apercevant enfin de la mine mécontente et déconforte de son vis-à-vis:

«Vous êtes étonné, monsieur l'abbé, s'écria-t-il, que je ne manifeste pas plus de contentement, que je ne saute pas au plafond. Vous auriez désiré, je le devine, raconter à Renaud que vous aviez vu un homme fou de joie... Mais je mentirais, je vous assure, si je couvrais ce papier timbré de baisers de reconnaissance....

(A suivre).

FRANÇOIS COPPÉE

On rend l'argent

II

CHEZ UN POÈTE

Dehors, le brouillard avait redoublé d'intensité; il était glacial et puait la suie.

Éclairé par la lanterne, du sacro, l'abbé Moulin, salista d'adresses à la main, donna la première au cocher, on lui envoyant trois jets de vapeur par la bouche et par les narines; et, dès que la portière fut claquée, l'homme au chapeau de cuir lança, dans le triple nuage de son haleine, un vigoureux «fue, cocotte!» à son cheval, qui ne se contentait pas, lui, d'expulser deux panaches de volcan par les naseaux, mais dont tout le corps fumait comme une solfatare.

Réveillée par un coup de fouet, la pauvre rosse se mit en route de son petit trot résigné.

Frissonnant sous les courants d'air malgré les vitres levées, et installé dans une confortable odeur de paille pourrie, de vieux tabac et de drap mouillé, le bonhomme de prétre se sentait plein de joie. Il serrait la corde sa cuisse, dans la poche de sa squane, ce portefeuille qui contenait

plusieurs fortunes, et il songeait que la mission dont il était chargé était après tout, bien douce, puisqu'il allait faire des heureux.

De la rue de Clichy à Montmartre, la course n'est pas longue. Un instant, à travers le brouillard, flamboyèrent les ailes du Moulin-Rouge, puis le flacropelongea tout de suite dans la bûbe opaque et colonneuse, gravit au pas la raidillon de la rue Lepic et s'arrêta dans la rue des Abbesses.

«M. Louis Dublé?» demanda l'abbé Moulin, après avoir ouvert la porte d'une loge d'où s'échappa le délicieux parfum d'un ragout comme n'en a certainement jamais mangé M. de Rothschild.

«Au «cintième» la porte en face, lui répondit une espèce de sorcière de Macbeth en bonnet de linge, à barbe fourchue de chasseur de Vincennes, qui penchée sur son chaudron, semblait y mêler du foie de juif blasphémateur, du sang de singe et du fiel de truie ayant dévoré ses neuf carcasses. Mais, en réalité, elle faisait simplement mijoter un de ces haricots de mouton comme on n'en savoure que chez les portiers et dont vous vous lécheriez les lèvres, messieurs les habitués du café Anglais, je vous en donne ma parole d'honneur.

L'horrible aspect de la concierge, le désordre de la loge, la propreté douteuse et l'éclairage mesquin de l'escalier remplirent l'abbé de satisfaction. A la bonne heure, c'était sans doute à un pauvre poète qu'il appor-

tait l'argent. Au cinquième étage, Bravol Et le vicar, qui n'avait d'autres documents sur la vie intime des gens de lettres que de vagues souvenirs classiques, se représentait déjà la mansarde de Malfilâtre, où il allait sans doute surprendre Louis Dublé couché, faute de feu, sur quelque grabat, le papier et le crayon en main, avec les cheveux en désordre, la chemise débraillée et les yeux d'épileptique, signes manifestes et traditionnels de l'inspiration; car, sur ce point, le naïf abbé s'en rapportait à quelques portraits gravés du XVIII^e siècle, aperçus par lui au passage dans les vitrines du quai Malgache. Qui sait même si, là-haut, sur le palier, il ne flairerait pas tout à coup une odeur d'acide carbonique et n'aurait pas à enfoncer la porte d'un coup d'épaupe et à sauver du désespoir et de l'asphyxie un nouvel Escousse?

Excité par ces lugubres imaginations, le bonhomme, au mépris de son asthme, monta vivement l'escalier. Mais le «cintième», indiqué par la sorcière à barbe, n'était pas le dernier étage; et l'abbé fut tout surpris, même un peu fâché, en s'arrêtant devant une porte décente, et entendant un cordon de sonnette qui aurait pu tout aussi bien être le cordon de sonnette d'un respectable bourgeois.

Un élégant jeune homme — Louis Dublé lui-même — vint ouvrir. Il était déjà en tenue du soir, habit noir et cravate blanche; car il devait assister

à une «première» et dîner de bonne heure au restaurant.

Quand l'abbé Moulin, toujours étonné, se fut nommé et eut demandé audience, Louis Dublé l'introduisit avec politesse dans une vaste pièce, naguère atelier de peintre, — ans luxe aucun, mais commodément meublée, où les murailles cachées par des livres, la large table avec la lampe éclairant les papiers et la chaise et douce atmosphère d'un feu de bois, attestaient une longue séance d'étude attentive et de calme travail.

L'abbé Moulin était de plus en plus désorienté. Il fallait renoncer à Gilbert et à Chatterton.

«A quel dois je l'honneur?...» lui demanda Louis Dublé, assis en face de lui, au fond d'un grand fauteuil moyenâgeux, et aussi correct dans son frac qu'un président de club où l'on triche.

Dans tout homme, même le meilleur, même le plus simple, il y a un fond de cabotin.

Après tout, se dit l'abbé, j'apparais à ce monsieur, à cet insatiable poète qui n'est point sur la paille, comme il conviendrait, et qui me reçoit avec une courtoisie au-dessous de zéro, plus d'un quart de million.

Et, un peu inconsciemment, le digne homme ne résista pas au plaisir de faire de l'effet.

Il plongea la main dans la poche de sa soutane et en retira une tabatière, un chapelet, huit sous, son étui à lunettes et le fameux portefeuille. Après

avoir fait réintégrer le domicile aux huit sous, au chapelet et à la tabatière, il dégaina ses bécasses, les mit sur son nez; ouvrit le portefeuille, feuilleta les traités, choisit celle qui portait le nom de Louis Dublé et la lui présenta dans un geste arrondi.

«Ma visite, monsieur, dit-il, avec un geste plein de bonhomie, qui eût fait la fortune d'un acteur, n'a pas d'autre but que de vous remettre ceci... Contre reçu, cela va sans dire.

«Hain? qu'oiz?» s'écria le poète après un regard jeté sur le papier. «Deux cent cinquante et un mille trois cent quatre-vingt-dix francs... En une traite?... A mon nom?... Sur le Crédit Foncier?... Qu'est-ce que ça signifie?... Est-ce une mystification?

«Nullément, monsieur, répondit le prétre, et cela signifie tout simplement que M. Renaudel...

«Mon ancien banquier! cet infâme voleur!...

«... A été pris de remords, monsieur, et qu'il rembourse à ses clients tout ce qu'il leur a dérobé... avec les intérêts des intérêts.

«Comment? C'est somme énorme? Tout mon patrimoine... et même davantage?...

«Tout cela vous est rendu par Renaudel, qui n'a aucune arrière-pensée, qui veut seulement se réhabiliter devant sa propre conscience et qui n'a même défendu de vous rien dire de plus sur son compte.

«Mais... Voyons... Nous som-

LA REPUBLICANA

GRAN MANUFACTURA A VAPOR

DE TABACOS, CIGARROS Y CIGARRILLOS

- DE -

JULIO MAILMOS

Avenida General Rondeau Núms. 354 á 358
Depósito General y Oficina: Calle 18 de Julio Núm. 47

MONTEVIDEO

ARMERIA DEL CAZADOR

CASA INTRODUCTORA

Armeria, Cuchilleria, Quincalleria y Platina
VENTAS POR MAYOR Y MENOR

JUAN M. MAILHOS

Calle 18 DE JULIO esquina Andes. - MONTEVIDEO

ZAPATERIA CIOCCA

CASA PREMIADA CON

GRAN DIPLOMA DE HONOR DOS GRANDES PREMIOS
Expos. Italo-Americana, Genova 1892 Exposición de Chicago 1893

Variado surtido de calzado de todas clases

Vestimenta para hombre y menor. Gran surtido de patines y accesorios para lo mismo. Precios sumamente bajos y sin competencia.

Calle Sarandí Núm. 345-- Teléfono "Uruguaya" 881

CAYE NATIONALE

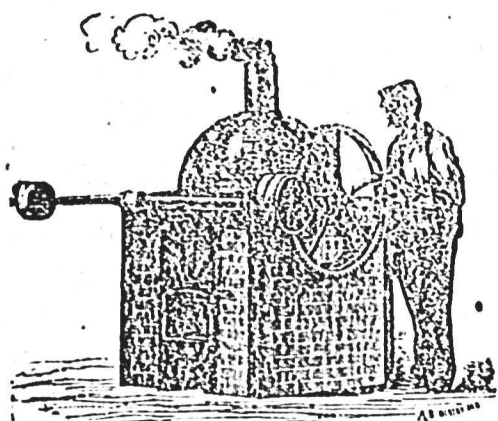
PEREIRA ET COMPAGNIE

Maison spéciale en vins du pays. Unique représentant des vignobles les plus réputés de la République Orientale. Huile d'Olive de José Ordeiz, récompensée avec médailles d'or aux Expositions de Barcelone 1888, Paris 1889, Chicago 1893 et à Montevideo 1895, la Seule Médaille d'or.

101 -- Calle Cerro -- 101

DOS AMERICANOS

196-ARAPEY-194

ELABORACION
De Café á vapor
TORREFACCION DE CAFÉ
Por el aire concentrado
VENTAS
POR MAYOR Y MENOR
ESPECIALIDAD
En cafes finos
Para familias
ECONOMIA DE UN 25 %

196 -- CALLE ARAPEY -- 196

MONTEVIDEO

Teléfono "Montevideo" número 10.

CARNE LIQUIDA

Medallas oro
BARCELONA
1888
PARIS
1889Chicago
1893
MONTEVIDEO
1895

Extracto líquido Peptógeno y peptonizado del doctor Valdez Garcia y fabricado por Valenzuela y Valdez Garcia.

175. -- URUGUAY -- 175

LA NACIONAL

Grande Teinturerie à vapeur

DE

LAFLECHE FRÈRES

MAISON CENTRALE

Rue 25 de Mayo núm. 193

USINE

Avenida General Rondeau 300

Teintures, nettoyeurs, détachages, apprêts de tissus de soie, velours, crêpe de Chine, H. deaux, tapis et tentures artistiques, guipures d'art, applications, tulle brodé, blanchissage de blondes et dentelles.
Tout ce qui concerne l'ameublement et le vêtement.
Téléphone Cooperative 63. | Servicio especial en 24 horas

Agence d'Assurances Maritimes

ET CONTRE L'INCENDIE

LA FONCIE

Compagnie Française d'Assurances
Maritimes et Fluviales

LONDON & LANCASHIRE

Compagnie Anglaise d'Assurances
Contre l'Incendie

H. AUBERT, AGENT

CALLE ZABALA, 61. MONTEVIDEO

Destileria de Saint Marcellin

DE

ROMAIN DUTRUC

ISÈRE (FRANCE)

Especialidad en Ajenjo Superior rectificado. Único inventor del renombrado té "Los Mandarines". Únicos concesionarios del cognac CHATEAU DES VIGNES. Licores finos de todas clases.

Únicos representantes para la República Oriental del Uruguay: A. Bédouchaud é hijos, calle Ciudadela esquina Paraná. - Montevideo.

Los siguientes productos de la acreditada destileria Dutruc, se hallan en todos los principales enés y confiterías de la capital.

Cognac Chateau des Vignes, Rhum San Luis, Ajenjo Romain Dutruc, Licor de té á los mandarines, de venta en el ALMACEN MARSELLÉS de Martin Catalogne

CALLE 25 DE MAYO NÚM. 234

AUX ARMES DE PARIS

Sombrereria por Mayor y Menor

DE R. RAMA

Fábrica de sombreros sobre medida, últimas novedades. Sombreros de todas clases para hombres y niños. Artículos especiales. Camisas, cuellos, puños, corbatas, bastones, paraguas, etc. Único agente de los acreditados sombreros Lincoln y Ca. y guantes Dents Allcroft y Ca.

25 de Mayo 246, esquina Misiones -- Montevideo

PAYSANDÚ Y SALTO

DEPÓSITO DE MÁQUINAS
y útiles agrícolas é industriales

Fábrica de bolsas

Cordeleria Nacional

DE

H. GROSCURTH

39 -- CALLE RIO NEGRO -- 41

Agencia de Seguros

Informes y presupuestos de instalaciones. Representación de fábricas europeas y norteamericanas.
La colección de muestras de ferreteria, papeleria, etc., se llevará brevemente á la calle Rio Negro 159 y 161.

THE STANDARD LIFE

GRANDE COMPAGNIE BRITANNIQUE D'ASSURANCES

SUR LA VIE

Une des plus anciennes, libérale et importante du monde

UNIQUE DANS LA REPUBLIQUE ORIENTALE

Avec un Directoire local qui délivre des polices sans retard et aux taux d'Europe.

Avant de s'assurer, demander des informations á

B. LORENZO HILL-Gérente

161-Calle Ituzaingo-161

(PLAZA MATRIZ)

P. S. N. C.

Pacific Steam Navigation Company

Linea quincenal de vapores entre Liverpool, Rio de la Plata y el Pacifico

SALIDAS SUJETAS Á MODIFICACION

EL VAPOR PAQUETE INGLÉS

IBERIA

Capitán H. W. HAYES

Saldrá el 27 de Setiembre de 1895

Para Rio Janeiro, Lisboa, Vigo, La Pallice, (La Rochelle), Plymouth y Liverpool

Gran rebaja en la tarifa de pasajes

PASAJES Á VIGO EN 3.ª CLASE \$ 30 oro, LIBRE DE GASTOS DE CUARENTENA

A bordo de todos los vapores se sirve vino de mesa gratis á los pasajeros.

La Compañía expide pasajes para

Vigo,

Carril,

Coruña,

Ferrol,

Rivadeo,

Gijón,

Santander,

Bilbao.

Todos los vapores llevan médico y mucama, están iluminados á luz eléctrica y provistos de todas las mejoras modernas para la comodidad de los pasajeros.

WILSON, SONS & Co. Limited

AGENTES

Calle 25 de Mayo 214

Reconquista 365

Rio Janeiro, Santos, Bahia, Pernambuco y San Vicente C. V.

BANQUE FRANÇAISE

L. B. Supervielle

232 - RUE 25 DE MAYO - 234

AGENCE A BUENOS AIRES: RUE PIÉDAD 309 y 311

La Banque émet des traites á terme, á vue et télégraphiques, sur toutes les places d'Europe.
Sur Buenos Aires, Rosario, Rio de Janeiro, et ports du Brésil.

Service spécial par la poste sur tous les points de France, Italie et Espagne. Vente et achat de billets de Banque Argentine, Brésiliens, Français, Anglais et de la Banque Nationale.

LA BANQUE: Emet des lettres de crédit, achète et vend toute classe de fonds publics, titres, cédulas, etc., et les reçoit en dépôt pour l'assainissement des coupons et dividendes fait des avances sur tous les fonds cotés á la Bourse.

Service Télégraphique spécial

FIL DIRECT ENTRE MONTEVIDEO ET BUENOS AIRES

Achat et vente d'or et de titres.
Paiements et encaissements sur les deux places. Par fil télégraphique direct

Et toutes opérations de Banque.

La Banque est ouverte les jours feries de 9 h. á 1 du matin.

NUEVA PINTURA

ESPECIAL PARA EL BLANQUEO

BADIGEON E. HATTON

PARIS

Este producto, libre de ácidos, es inmejorable para el blanqueo de las paredes y techos rasos. También se emplea sobre la madera, como si fuera á una pintura cualquiera, para su composicion el BADIGEON HATTON se asimila por completo á las pinturas de polvo de cualquier color.

Por pedidos, muestras y mayores explicaciones, dirigirse á:

BEDUCHAUD É HIJOS

CALLE CIUDADELA ESQUINA PARANA

MONTEVIDEO

AUX VITICULTEURS

Greffez vos vignes sur Rupestris ou Riparias seul moyen efficace contre la Phylloxera. La ferme Giot á Colon possède 20 cuadras de plantes mères et une grande quantité de ces espèces les plus pures et les plus résistantes au Phylloxera, et peut disposer d'un million (1.000.000) de plantes pour la saison prochaine.

On peut visiter les plantations, et se rendre compte des avantages que l'on trouvera en achetant ici, des plantes saines et fortes, sans risque d'en perdre aucune, d'une pureté garantie et á meilleur compte que celles d'Europe.

A \$ 20 le mille pour les plantes en racine.

A \$ 12 idem idem les sarments.

Grand Hotel du Parc Giot

Propriété de Monsieur Giot

A VILLA COLON

TENU PAR M. LUIS BRAVE

On avise le public, qu'à la gare Central, on délivre des billets de 1.ª classe, aller et retour avec droit de déjeuner ou diner pour \$ 1.20 chaque billet.
Les enfants de 3 á 10 ans paieront demi-billet.
Le tramway de l'Hôtel fait expressément le service des voyageurs gratuits.

11 JULES MARY

La Sœur Aînée

Seulement, quand les deux jeunes filles s'approchèrent de lui pour le saluer, ainsi qu'elles le faisaient tous les matins, il tourna la tête et ne répondit pas.

Mme. de Bargemont guettait son visage. Il fut impénétrable; il resta d'une rigoureuse politesse avec elle. Toutefois, á deux ou trois reprises, en relevant les yeux, elle surprit, attaché sur elle, le regard de Laurent, et ce regard, exprimait une étrange dureté.

Deux jours se passèrent ainsi. Le soir du deuxième jour, Clotilde, le rejoignit au jardin, où il se promenait seul.

-Laurent, á quoi penses-tu?

-Patientez! dit-il.

Elle voulut insister, il s'éloigna rapidement.

Elle passa la nuit á lui écrire une longue, très longue lettre, qu'elle alla glisser elle-même sous la porte, au lever de l'aube.

Elle n'avait point dormi, ne s'était pas couchée.

Le marquis, á son lever, trouva la lettre, reconnut l'écriture de sa femme, la mit sous une seconde enveloppe et la lui renvoya sans la lire.

Il était outragé, il ne pardonnait pas.

Enfin le troisième jour après la scène que nous avons rapportée, le marquis se rencontra seul au salon avec sa femme.

Les fenêtres étaient ouvertes et laissaient voir tout le paysage de montagnes boisées qui se déroulaient á perte de vue.

Le soleil allait disparaître á l'horizon et piquait des flèches d'or rouge contre les troncs noirs des sapins, les éclairant d'une lumière violente au

couchant, pendant que de l'autre côté ils restaient noirs. Le temps était si calme qu'on entendait en bas rouler la Moselle. Vraiment, c'était une fin de journée faite pour l'amour, la rêverie et le bonheur, non pour les ruses des rancunes et les après satisfactions des haines. Et pourtant, le marquis était plus sombre et plus dur que jamais. Tout ce que forte et reposante poésie de la montagne n'adouçissait point son cœur.

Il vint á Clotilde. Elle tressaillit, elle comprit qu'il allait prononcer son arrêt.

Elle tomba á genoux pour l'écouter, baissant la tête, suppliante et pleine d'angoisse.

Et, pour l'implorer, par une prière suprême, elle dit deux fois:

-Laurent! Laurent!

III

La lettre écrite par Clotilde et que Bargemont avait renvoyée, sans la lire

contenait l'histoire intime des amours de la marquise avec Mérode.

Ces amours, nous allons les raconter brièvement, afin de faire entrer plus profondément nos lecteurs dans l'âme de nos personnages.

Jacques Mérode était l'unique fils d'un petit cultivateur de la Meuse qui, après l'avoir envoyé de dix á dix-huit ans dans un collège des Ardennes, lui avait facilité ensuite, en se saignant aux quatre veines et en dépensant presque jusqu'au dernier sou de ses économies, les moyens de mener á bonne fin ses études de médecine.

Travailler obstiné, d'une intelligence supérieure, doué d'une volonté opiniâtre, insensible á tous les plaisirs qui passionnent la jeunesse, n'ayant qu'une ambition: la science, il avait bien vite attiré l'attention sur lui.

Il fut l'élève préféré des médecins des hôpitaux où il resta interne pendant trois ou quatre ans.

Après quoi reçut docteur, sans clientèle encore, et pourtant déjà cé-

lébre parmi ses confrères, il tourna plus particulièrement ses études vers la chirurgie.

Quelques opérations heureuses le firent connaître du public.

Il s'installa á Paris, rue d'Assas.

Cinq années se passèrent ainsi, et sa réputation ne fit que grandir. La fortune suivait la réputation. Mais, toujours simple toujours l'amant du labeur acharné, Mérode ne changeait rien á sa vie. Tout le Paris intelligent s'occupait de sa personnalité.

Soudain une nouvelle éclata comme un coup de foudre, un matin, dans tous les journaux.

Le docteur Mérode avait tenté de se suicider.

Les journaux racontaient, avec émotion dans quelles circonstances, trois jours auparavant on avait amené á Lariboisière une jeune malade d'une vingtaine d'années. L'examen

d'un médecin constatait une maladie intestinale et la jeune femme était

envoyée á la clinique de chirurgie. Le diagnostic de Jacques Mérode fut l'existence d'un ulcère de la

grandeur d'une demi-pomme de la main, d'un caractère tuberculeux, qui paraissait confirmé par certaines enflures. La cure devait étre chirurgicale. Il s'agissait de cautériser l'ulcère.

Pour anesthésier la malade, Mérode ordonna une solution á 5 o/o d'acide salin de cocaine, du poids de 500 grammes. Il prescrivit de faire prendre par injection ce remède, 18 grammes furent introduits. L'insensibilité n'étant pas complète, Mérode fit une quatrième injection, ce qui donnait 24 grammes administrés en quatre reprises. L'anesthésie étant complète, le chirurgien procéda á l'opération. Celle-ci terminée, Mérode commença la visite des malades de la Clinique.

Il allait quitter l'hôpital, quand on accourut le prévenir que la malade était au plus mal.

(A suivre).